

comme des caisses communes et universelles. C'est là qu'on doit juger de l'accroissement ou de la décadence du commerce des nations. Celle qui est en équilibre de vente et d'achat avec les autres, retire son intérêt entier; celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que son intérêt, parce qu'elle en a cédé une partie pour s'acquitter avec la nation dont elle était débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas seulement ce qui lui est dû par l'Espagne et le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec lesquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage est spécialement réservé aux états possesseurs des meilleures des Antilles; ils voient grossir annuellement leur numéraire par la vente des riches productions qui leur viennent de ces fertiles contrées; et cette accumulation de trésors leur assure une prépondérance décidée dans le système politique. Mais dans quelles proportions les diverses nations ont-elles vu augmenter leur puissance par les possessions des îles de l'autre hémisphère? c'est ce qu'on développera dans les livres suivans.

LIVRE DOUZIÈME.

ÉTABLISSEMENS DES ESPAGNOLS, DES HOLLANDAIS ET DES DANOIS DANS LES ÎLES DE L'AMÉRIQUE.

J'ALLAIS dire que l'Espagne a la gloire d'avoir découvert le grand archipel de l'Amérique, et d'y avoir formé les premiers établissemens, lorsque j'ai été arrêté par la pensée que la découverte n'en pouvait être glorieuse aux Espagnols, si elle n'avait pas été avantageuse aux Antilles.

^{1.}
Définition
de la
vraie gloire.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celles d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poëme sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence,

Thucydide ou Tacite dans l'histoire ; je vous accorderai la célébrité , mais non la gloire : on ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous avez tiré d'un bloc de marbre , ou le Gladiateur , ou l'Apollon du Belvédère ; que la Transfiguration soit sortie de votre pinceau , ou que vos chants simples , expressifs et mélodieux vous aient placé sur la ligne de Pergolèse , vous jouirez d'une grande réputation , mais non de la gloire. Je dis plus : Égalez Vauban dans l'art de fortifier les places , Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées ; gagnez des batailles , conquérez des provinces : toutes ces actions seront belles sans doute , et votre nom passera à la postérité la plus reculée ; mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation : on est l'honneur de son corps , sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation , à la renommée , à l'immortalité ; il n'y a que des circonstances rares , une heureuse étoile qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel ; sur la terre , c'est le lot de la vertu et non du génie ; de la vertu utile , grande , bienfaisante , éclatante , héroïque ; c'est le lot d'un monarque qui s'est occupé pendant un règne orageux du bonheur de ses sujets , et qui s'en est occupé avec succès ; c'est le lot d'un sujet qui aurait sacrifié sa vie au

salut de ses concitoyens ; c'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave ; c'est le lot , non d'un César ou d'un Pompée , mais celui d'un Régulus ou d'un Caton ; c'est le lot d'un Henri IV.

Grâces à l'esprit d'humanité que la philosophie a inspiré à tous les peuples sensés , les conquérans , tant anciens que modernes , sont tombés dans la classe des hommes les plus abhorrés ; et je ne doute pas que l'avenir , qui jugera avec impartialité des découvertes que nous avons faites dans le Nouveau-Monde , ne rabaisse nos barbares navigateurs encore au-dessous d'eux. En effet , est-ce l'amour du genre humain ou la cupidité qui les a conduits ? Et une entreprise , fût-elle bonne en elle-même , pourrait-elle être louable , lorsque le motif en est vicieux ?

L'île que les Espagnols trouvèrent d'abord en arrivant en Amérique , se nomme la Trinité. Elle est placée à l'embouchure de l'Orénoque ; sa forme est presque carrée. Montueuse et très-montueuse dans sa circonférence , elle est creuse dans son intérieur.

Colomb découvrit la Trinité en 1498 , y aborda peut-être , mais n'y forma point d'établissement. Ce ne fut qu'en 1535 , que la cour de Madrid la fit occuper. C'est de là que ses sujets s'élançaient dans le continent voisin , pour y chercher ce fameux El-Daurado , qui , pendant un siècle ou deux , agita si follement les esprits ardents de l'un

ii.
Idée
qu'il faut
se former
de l'île
de la Trinité.

et l'autre hémisphère. Dès que les Espagnols eurent été désabusés de cette chimère, ils se dégoûtèrent d'une colonie qui ne leur offrait aucun des riches métaux qui concentraient leurs affections : il n'y resta que quelques misérables, qui se réunirent dans les bourgades du port d'Espagne et de Saint-Joseph, l'une située à l'embouchure du Corang, et l'autre à quelques lieues plus haut sur le même fleuve.

Leur première vie fut tout-à-fait sauvage ; elle s'améliora un peu, lorsqu'on eut commencé à cultiver le cacao : sa perfection le faisait préférer à celui de Caraque même. Pour s'en assurer, les navigateurs le payaient d'avance. Les arbres qui le portaient périrent tous en 1727. Les moines attribuèrent ce désastre au refus que faisaient les colons de payer la dîme ; ceux que la superstition n'aveuglait pas, en accusèrent les vents du nord, qui trop souvent avaient porté ailleurs le même genre de calamité. Des hommes qui n'auraient pas été entièrement abrutis, auraient renouvelé leurs plantations, ou substitué à la denrée qui leur avait procuré quelques jouissances, une production équivalente ou plus utile. Il n'en fut pas ainsi : le découragement fut général ; ces vils colons retombèrent tous, sans exception, dans leur stupeur et leur pauvreté originaires.

Cette inaction et cette misère avaient fait oublier la Trinité, lorsqu'un de ces aventuriers qui cherchent partout des ressources, ou qui ont la

manie de jouer un rôle, avertit en 1777 le ministère espagnol, qu'il laissait en friche une île vaste, fertile, salubre, que des cultivateurs étrangers se croiraient trop heureux d'avoir la liberté de féconder. L'ouverture fut accueillie, et le gouverneur de Caraque reçut l'ordre d'y offrir gratuitement des terres aux habitans des colonies voisines qui voudraient en accepter. Aussitôt un petit nombre de Français insolubles, à la Grenade et à Saint-Vincent, se transportèrent sur ce sol vierge, avec ceux de leurs esclaves qu'ils purent soustraire à la vigilance de leurs créanciers. La guerre sanglante qui, à cette époque, embrasa toutes les mers du globe, arrêta l'émigration.

Une cédula royale du 24 novembre 1783, remplie des plus magnifiques promesses, attira de nouveau l'attention sur la Trinité. Un assez grand nombre de planteurs, obérés ou pauvres, s'y réfugièrent avec le peu de moyens d'exploitation qu'ils pouvaient avoir. Ceux auxquels il restait des ressources, ceux qui avaient une possession suffisante pour les faire subsister honnêtement, ceux qui n'étaient pas réduits à la nécessité de s'expatrier, s'y rendirent pour juger par eux-mêmes si ce qui leur était offert était préférable à ce qu'on les invitait à quitter. Cet examen fait avec soin, ne fut pas favorable à l'île.

Sa partie septentrionale, longue de vingt-deux lieues, est hérissée de hautes montagnes suivies

par d'autres montagnes aussi élevées, et seulement séparées par des vallons étroits, plus ou moins profonds, où le soleil ne pénètre jamais. Cette côte est partout inaccessible, et n'offre pas un pouce de terre où il soit possible d'établir quelques cultures. Celle de l'est présente bien quelques anses où des bateaux peuvent aborder trois mois de l'année; mais le sol y est généralement sablonneux, et trop souvent tout-à-fait aride. A l'ouest se voient trente lieues de rivage, dont six ou sept au plus peuvent être mises en valeur. Il n'y a que la bande du sud, à laquelle on donne vingt-cinq lieues, qui laisse entrevoir une vraie fécondité: encore un tiers de ses bords ne permet-il d'espérer que des pâturages.

L'intérieur du pays ne vaut pas mieux que sa circonférence. Tout porte à penser que l'île, séparée du continent par quelque grand accident de la nature, eut originairement des gouffres qui ont été successivement comblés par des matières que dans ses débordemens périodiques y a jetées l'Orénoque, regardé avec raison comme le fleuve le plus impétueux du Nouveau-Monde. De-là vient sans doute qu'on n'y voit pas un seul caillou, qu'un limon épais les couvre généralement, que les petits lacs y sont très-multipliés, que des monticules de sable en rompent seuls l'uniformité, que des pieux enfoncés à vingt et trente pieds ne trouvent point de résistance, que les nombreux ruisseaux qui y naissent se perdent

bientôt, que les terres n'y ont aucune analogie avec celles des montagnes qui les dominent, qu'il n'y croit pas un seul des grands végétaux qui couvrent le reste de la colonie.

Ce ne sont pas là tous les obstacles qu'oppose la Trinité aux grandes cultures. Le climat n'y est pas partout également sain; les eaux y sont généralement basses et saumâtres. Le transport des denrées, des lieux où elles pourraient prospérer, jusqu'aux embarcadaires, est dispendieux et difficile. Ce n'est qu'après avoir long-temps lutté contre les vents et les courans que les navires d'Europe ou d'Amérique peuvent aborder. Il est rare que le cabotage ne soit pas long ou dangereux. Enfin le voisinage du continent doit inviter les esclaves à la désertion.

Ces considérations étaient bien propres à dégoûter de la Trinité ceux que l'impérieuse loi de la nécessité n'y poussait pas. Cependant ils en furent encore plus écartés par les causes morales que par les causes physiques.

A l'époque où les Espagnols découvrirent l'Amérique, le globe était couvert de ténèbres; il n'était pas possible que ces conquérans portassent dans le nouvel hémisphère une lumière qui ne se trouvait pas dans l'ancien. Aussi les relations qu'ils établirent entre leur patrie originaire et les régions qu'ils soumettaient eurent-elles toutes une base destructive de tout bien. Une suite d'expériences plus funestes les unes que les autres

n'a jamais amené des changemens utiles dans leurs institutions primitives. Le pays asservi continue à gémir sous le double joug de la superstition et du despotisme.

Cet ordre de choses devait éloigner de la colonie ceux qui étaient en état de la féconder : on le fit comprendre à la cour de Madrid. Elle se détermina à s'écarter en quelques points de ses vieilles maximes ; mais ces modifications à des lois barbares, parurent insuffisantes aux hommes éclairés. Ces petites facilités même paraissaient accordées avec une répugnance si marquée, qu'il était aisé de voir qu'elles n'auraient que peu de durée.

Aussi la Trinité ne conserva-t-elle dans son sein que des malfaiteurs dignes des plus grands supplices, des débiteurs infidèles aux engagements qu'ils avaient contractés, des aventuriers courant d'un pôle à l'autre après une fortune qu'ils ne pouvaient jamais saisir, des contrebandiers qui se flattaient d'ouvrir un commerce interlope avec le continent voisin, des hommes toujours avides de nouveautés, et mécontents de leur situation quelle qu'elle puisse être.

Ces colons, tous ou presque tous étrangers à l'Espagne, essayèrent, à l'ouest de l'île, les moyens de culture qu'ils avaient la plupart volés au pays de leur origine. Les expériences n'y furent pas heureuses ; il fallut bientôt aller défricher un autre sol, pour changer encore peu après de

place. Le sucre n'eut aucun succès ; celui du cacao, du café, de l'indigo fut médiocre : on ne vit réussir parfaitement que le coton ; il fut abondant et beau. Les anciens et les nouveaux Anglais se le sont opiniâtrément disputé, et tout porte à penser que cette production sera la principale ressource de la colonie.

Les hommes crédules ou trompeurs qui avaient enivré la cour de Madrid de leurs espérances ou de leurs mensonges, l'avaient assurée qu'à une époque très-prochaine, la Trinité lui enverrait annuellement pour quatre-vingts ou cent millions de denrées. En lui faisant adopter ce beau rêve, ils lui avaient persuadé qu'il convenait à ses intérêts de placer dans cet établissement les forces navales destinées à la protection de ses immenses domaines du Nouveau-Monde. On va voir sur quels fondemens était appuyée cette politique.

Jusqu'ici, dirent ces innovateurs, les escadres espagnoles ont été placées à la Havanne ou sous le vent de l'archipel américain ; pour qu'on leur voie dignement remplir leur destination, c'est au vent qu'elles doivent être, et par conséquent à la Trinité. La nature seule y a formé un port tel qu'on pouvait le désirer, un port parfaitement disposé pour recevoir les bassins, les chantiers, les arsenaux, les carénages, les magasins, les casernes convenables à un grand établissement ; un port susceptible des fortifications nécessaires pour mettre tant d'importans objets en sûreté.

Les vallées de la côte des Parrias offrent une grande abondance de bois de construction et de mâtures, dont l'extraction n'est ni difficile ni dispendieuse. L'île elle-même possède deux lacs de bitume liquide, et un lit énorme de bitume sec qui, pour le calfatage, vaut autant ou mieux que le goudron. Par l'Orenoque et par les rivières du Tigre et du Guarapiche, arriveraient du continent, aux troupes et aux équipages, des vivres frais, infiniment plus sains que les salaisons dont on est forcé ailleurs de les nourrir. Si la colonie était attaquée, elle serait secourue par les forces de la Terre-Ferme, qui n'auraient qu'un détroit de quatorze ou quinze lieues à traverser. Les deux canaux, de trois ou quatre lieues seulement de large, qui conduisent dans le golfe, peuvent être mis dans un état de défense respectable. Les flottes entrées par le canal du Soldat, où il est impossible de les intercepter, sortiraient, lorsqu'il serait temps d'agir, par les bouches du Dragon, pour protéger les possessions nationales jusqu'à Bahama, et menacer celles de leurs ennemis. Leur croisière ne serait plus bornée à trois mois; elle pourrait sans inconvénient en durer huit ou neuf. Ce nouvel ordre de choses n'assurerait pas seulement à l'Espagne l'empire des mers du nord de l'Amérique, mais encore celui de ses mers méridionales.

Tout n'est pas faux dans cet exposé; mais il a été dissimulé à la cour de Madrid quelques véri-

tés qu'il lui était important de connaître. On ne lui a pas dit que la rade célébrée avec tant d'emphasis, était un cloaque infect, rempli de vapeurs pestilentielles, et adossé à des montagnes qui empêchent la circulation de l'air. On ne lui a pas dit que la citadelle qu'il s'agissait de construire serait dominée de tous les côtés. On ne lui a pas dit que les eaux bourbeuses du golfe nourrissaient d'innombrables vers qui détruiraient très-rapidement les navires qui, dans les autres parages du Nouveau-Monde, avaient résisté à ce fléau trop destructeur. On ne lui a pas dit que la plus grande des quatre bouches des Dragons ne pouvait être défendue par des batteries élevées sur le rivage. On ne lui a pas dit qu'une flotte stationnée à la Grenade, verrait les mouvemens de ses escadres, et les attaquerait à leur débarquement avec avantage. En voilà assez, et trop peut-être sur la Trinité; il est temps de passer à Cubagua.

Ce rocher, situé au dixième degré, à quatre lieues du continent, fut découvert et méprisé par Colomb, en 1498. Dix ans après, avertis qu'il renfermait de grands trésors, les Espagnols de Saint-Domingue s'y portèrent en foule, et lui donnèrent le nom qui lui convenait, d'Île-aux-Perles.

La perle est un corps dur, luisant, plus ou moins blanc, d'une forme communément arrondie, et que l'on trouve dans quelques coquillages,

III.
De Cubagua
et de
ses perles.